

Le cabinetier à Londres : (fin)

Autor(en): **Mulhauser, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 13

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-201000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

naïveté, me donnerait d'eux une très haute idée. Ils restent libres dans leurs forêts, n'abandonnant jamais l'état de nature. Ils pourraient vraiment affirmer avec raison que l'homme est un singe dégénéré.

Peut-être nos ancêtres du XVIII^{ème} siècle ont-ils déjà soupçonné quelque chose de semblable; et comme ils sentaient par instinct que notre excès de civilisation polie n'est qu'une pourriture recouverte d'une couche de vernis, et combien il serait nécessaire de revenir à la nature, ils cherchèrent à se rapprocher de notre type d'origine, le singe naturel. Ils firent dans ce but tout ce qu'il était possible de faire. Lorsque, pour être singe des pieds à la tête, il ne leur manqua plus enfin que la queue, ils comblèrent cette lacune en se tressant les cheveux en queue derrière la tête. Cette mode est le clair symptôme d'une sérieuse exigence, et non un jeu de la frivolité. »

Henri HEINE.

L'opinion d'une dame.

Genève, le 21 mars 1904.

Monsieur le rédacteur,

Vous attendez, dites-vous, qu'une plume féminine donne son opinion sur la question qui, actuellement, préoccupe les esprits et fait couler tant d'encre — de l'encre masculine, remarquons-le bien — car il est étonnant que nous autres, les intéressées, restions passives, alors que de tous côtés on rompt des lances en notre faveur.

Mais l'explication en est aisée. Nous savons que les idées, une fois en marche, ne rétrogradent pas, et que leur maturation n'est plus qu'une affaire de temps.

Dans votre appréciation courtoisement impartiale de la situation actuelle, vous posez, monsieur, ce dilemme : « Ou la femme est l'égal de l'homme, ou elle ne l'est pas »

C'est sur ce point seulement que je désire vous faire part de mes réflexions, celles d'une grand-mère qui a longuement observé le mouvement féministe dès son début.

Eh bien, monsieur, je me suis convaincue que ce point de l'égalité des sexes quant à l'intelligence est parfaitement acquis à la cause, j'en appelle à l'autorité des plumes masculines de haute valeur qui voudraient voir la femme remise à sa vraie place, l'égalité et la compagne-aide de son mari et non plus son inférieure ou sa servante.

Depuis un demi-siècle, que la science a été mise à la portée du sexe féminin, celui-ci n'a pas tardé à faire éclater une vérité surprenante, à savoir que l'intelligence n'a pas de sexe, et cette vérité n'est plus contestée aujourd'hui que par quelques obstinés retardataires.

Bien plus, voici que la femme, au cours de son activité actuelle, se révèle encore l'égal de l'homme, dans tous les domaines qui demandent de l'énergie, de la persévérance, de l'esprit de méthode et d'organisation.

Faut-il des faits à l'appui ?

C'est à une femme que l'on doit l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis; c'est une femme qui a obtenu l'amélioration complète du système des prisons en Angleterre; c'est encore une femme, frêle et délicate, qui a organisé ce vaste réseau international pour la protection de la jeune fille; c'est à des femmes encore que l'on doit la courageuse initiative de l'organisation de la Ligue contre l'alcool. L'on pourrait prolonger à l'infini des citations analogues. Je laisse de côté, et à dessein, les considérations tirées des enseignements de Jésus-Christ et qui militent en faveur du relèvement social de la femme.

Et maintenant, l'égalité des sexes admise ou non par vos lecteurs, je vous dirai bien franchement, monsieur, que nous ne tenons

pas plus que ça au droit de vote politique, car nous en prévoyons les dangers et les inconvénients. Nous nous défions plus que nos maris de leurs embalmements de partis, de notre partialité, qui serait inévitable en faveur des objets de nos affections, et nous redouterions comme une souillure le contact des brutalités du scrutin.

Et pourtant, le vin tiré, il faudra le boire (je m'exprime en Vaudois). La logique des choses ne s'arrêtera pas en chemin.

Le vote, en matière ecclésiastique, en matière scolaire, voire même en matière commerciale, nous est déjà moralement concédé, non seulement comme légitime, mais comme avantageux pour l'intérêt général. On voit d'ici qu'il porte en lui le germe d'autres droits de vote, notamment le vote politique, et celui-ci doit nécessairement amener à sa suite l'éligibilité de la femme.

A-t-on jamais vu, dans une république, un électeur qui ne soit pas éligible ?

Et comme le vrai féminisme tend à faire de la femme l'aide et non pas la rivale de l'homme, hâtons-nous d'ajouter que, électeur ou pas, la femme qui se respecte placera toujours ses devoirs du foyer bien au-dessus de ses devoirs extérieurs.

Pour le service de ces derniers, nous avons l'armée grandissante des femmes célibataires, lesquelles demandent à nos lois plus de justice dans les salaires et leur place au soleil de toutes les professions.

Si elles vous gênent, messieurs — surtout quand elles voteront — souvenez-vous que vous êtes responsables, en une grande mesure, de tous ces célibats infligés par les mœurs du jour.

Une grand-mère.



La fidélité. — Cette bonne pâte de Jules Dadou disait l'autre jour à un ami :

— Je ne peux te dire combien ma femme m'est fidèle : elle a abandonné trois fois le domicile conjugal et toujours elle m'est revenue !

Le cabinotier à Londres.

(FIN)

SECOND TABLEAU.

(Six mois plus tard).

(Même local qu'au premier tableau).

BALICHET (*entrant*). M'sieu le Consul est-il à la maison ?

M. X. (*Secrétaire du consulat*). Ah ! c'est vous, monsieur Balichet. Monsieur le Consul est absent; mais me voilà pour vous répondre. Comment vous portez-vous ? Je vous trouve l'air tout triste.

BALICHET. Ah ! M'sieu, c'est bien aimable à vous. Ça va tout de bizingue !

M. X. Voyons ! racontez-moi vos chagrins. Ne sommes-nous pas de vieux amis ?

BALICHET. Certinement, M'sieu, et c'est terriblement agréable de trouver comme ça des cœurs sensibles sur la terre étrangère.

M. X. Eh ! bien, que vous arrive-t-il ? Quelque difficulté, quelque embarras d'argent, peut-être ?

BALICHET. Oh ! non, M'sieu, ce n'est pas les maillottes qui font défaut; on sait son état, et M. L. paie bien et rubis sur l'ongle.

M. X. Alors, qu'y a-t-il ?

BALICHET. Il y a, M'sieu, que décidément je ne peux pas me sentir dans ces Angletterres. Voyez-vous, M'sieu, ça me donne sur les niarfs et il faut que je m'en aille.

M. X. Mais enfin, vous avez voulu venir ici; vous êtes en possession d'une bonne place...

BALICHET. J'y sais bien, M'sieu, j'y sais bien; mais c'est le moral qui se détraque; les charnières ne veulent plus jouer. Tenez, M'sieu, rendez-moi ma patrie; je vous en prie d'abord, rendez-me-la.

M. X. Expliquez-moi vos motifs et peut-être trouverons-nous un moyen.

BALICHET. Un moyen, M'sieu. Y en a pas plus que dans mon œil, voyez-vous. Je vas vous dire les choses tout franchement, sans détours, ni réticences, ni menterie, ni subterfuge, quoi ? Enfin, M'sieu, la main sur le cœur... non, le cœur sur la main, comme vous voudrez; pour moi, ça m'est équipotent.

M. X. Voyons.

BALICHET. M'sieu, on ne peut pas se dissimuler que dans c't atroce pays tout est noir. Les rues sont noires, les maisons sont noires, les hommes sont noirs, les femmes sont noires. On dit que ça vient du charbon de terre. Tonnerre, M'sieu, qu'est-ce que ça me fait ? Du charbon ou de la braise, j'aimerais mieux une autre couleur. Et puis, M'sieu, l'on rencontre sur les rues des petits enfants bien bougnets; n'y a pas à y cacher, M'sieu, car ces arpets d'Anglais, ça vous a tout de même de la belle postérité. Eh ! bien, quand on voit de ces bouèbes, tonneau ! ça vous fait plaisir; et puis on leur dit : « Adieu, mon petit, qu'esse-tu dis ? » M'sieu, vous n'y croirez pas, mais je vous y dis sincèrement; ça vous répond en anglais comme père et mère. Chez nous, M'sieu, quand ça vous arrive sur la Treille ou aux Tarreaux de Chantepoulet, on n'a jamais une avanie semblable. Et puis voilà ! Rendez-moi ma patrie ! Je vous en prie, rendez-moi-z-y !

M. X. Oui; mais enfin tout cela...

BALICHET. Ah ! mais je ne vous ai pas dit le plus pire, M'sieu le secrétaire. Figurez-vous qui n'aime pas le soleil, ces insulaires. Du depuis le grand matin, M'sieu, y font partout une fumée d'enfer. Je vous y dis sans exagération, j'y ai vu; ensuite qu'y a pas même pour c't astre de percer, non, voyez-vous, M'sieu :

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore.

M. X. Mais si vous alliez plus loin dans le pays...

BALICHET. Plus loin, M'sieu ! J'aimerais mieux rencontrer mes boyaux, parlant par respect; je n'irais pas seulement comme d'ici aux Eaux-Vives ! Allons ! bon ! voilà que je m'y crois toujours. Pauvre Genève ! va, mon chat, mon bichon, mes amours sempiternellement toujours ! Et puis, M'sieu, leur mangeaille, mais c'est une scié permanente ! Point de soupe, M'sieu. La soupe ! moi qui l'aime tant ! Du bifeustèque, M'sieu ! moi qui l'exécère ! Du rosebiffe ! moi qui l'abomine ! Et du plomb de poudingue ! que c'est bourratif comme du diot ! Mais jamais de la daube, M'sieu ! Jamais de carvelles au vin ! du bouilli avec de la chicorée amère, M'sieu ! Des sarasses aux petites herbes, ou fricassées à la casse, M'sieu ! Enfin de ces plats, tonnerre ! qui vous ravigotent : comme une salade à l'huile de noix, M'sieu, ou une soupe à la farine grillée, M'sieu; ou un matafan, M'sieu ! Enfin rien... mais, je vous y dis, rien du tout de la cuisine mitonnée, M'sieu !

M. X. C'est déplorable, mais...

BALICHET. Parmetez, M'sieu; j'y conclus sous votre respect. Je veux retourner dans mes lars, M'sieu. Je veux pouvoir dire, dans l'avenir le plus errière, que les derniers jours de mon existence se sont passés sur nos bords. Tenez, ça m'arrache des pleurs des yeux rien que d'y penser. Alors, M'sieu le secrétaire, indiquez-moi le moyen d'y faire. Mais, je vous y demande en qualité de compatriote infortuné, dites-moi un autre chemin que dans la Manche. Voyez-vous, j'aimerais mieux traverser à pied les montagnes pendant deux cents lieues, que de me retrouver sur cette barque où il m'a fallu, sous votre respect, M'sieu...

M. X. Tranquillisez-vous; M. Balichet; revenez demain. Je consulterai M. le Consul, sur la possibilité de changer votre marche-route.

BALICHET. Un fameux service, M'sieu; et bien obligé tout de même ! Et surtout, M'sieu, point de mer en général, ni d'océan en particulier, si ça ne vous incommode pas trop.

J. MULHAUSER (*).

(* Un de nos lecteurs a bien voulu nous informer que ce récit est de J. Mülhauser, le spirituel auteur de « Nos joyeusetés ».